

Comment Emma Reyes survécut à son enfance, Le Monde, Ariane Singer, 2
November 2017

LE MONDE DES LIVRES

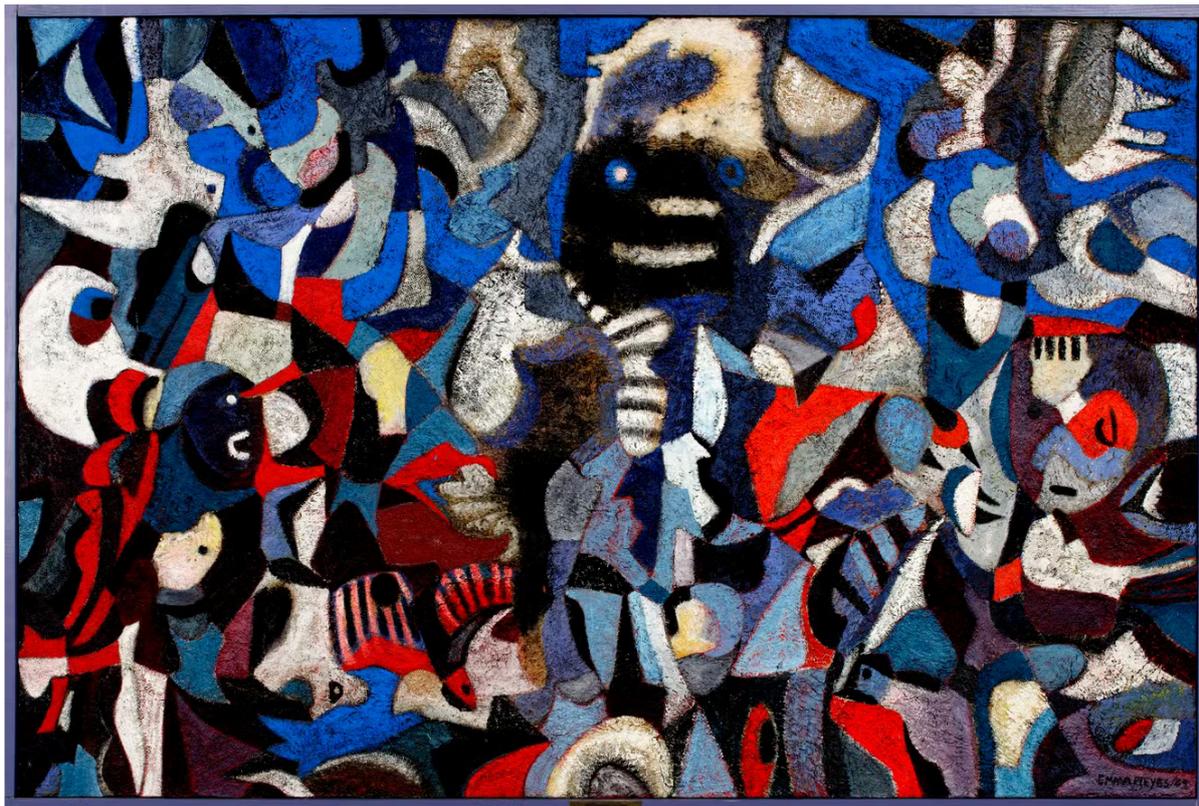
Comment Emma Reyes survécut à son enfance

L'artiste peintre colombienne (1919-2003), qui a longtemps vécu et qui est morte en France, a laissé une merveilleuse chronique de sa jeunesse écorchée.

Par Ariane Singer (Collaboratrice du « Monde des livres »)

Publié le 02 novembre 2017 à 08h15, modifié le 02 novembre 2017 à 08h15 ·  Lecture 3 min.

¶ *Lettres de mon enfance* (Memoria por correspondencia), d'Emma Reyes, traduit de l'espagnol (Colombie) par Alexandra Carrasco, Pauvert, 250 p., 19 €.



« Musique noire », œuvre d'Emma Reyes (1962). JONATHAN BRBOT/VILLE DE PÉRIGUEUX/MUSÉE D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE

Près de cinquante ans plus tard, elle s'en étonnait encore. « *Un enfant de 5 ans menant une vie normale serait incapable de retenir aussi fidèlement chaque détail de sa vie. (...) Nous nous en souvenons pourtant comme si c'était hier pour la bonne raison que rien ne nous échappait, ni les gestes, ni les mots, ni les bruits, ni les couleurs, notre esprit enregistrait le moindre détail.* » L'artiste colombienne Emma Reyes (1919-2003) a effectivement eu tout, sauf « *une vie normale* ». A bien des égards, celle-ci fut même extraordinaire. Elle l'a commentée dans une série de lettres, écrites entre 1969 et 1997, au diplomate et critique German Arciniegas. Publiées en Colombie en 2012, neuf ans après sa mort à Bordeaux – elle s'opposa expressément à leur parution de son vivant –, les 23 *Lettres de mon enfance* racontent, avec une force narrative incandescente, l'enfance chaotique de cette femme qui, devenue peintre et conteuse, fut une proche de Diego Rivera et de Frida Kahlo, ainsi qu'une figure importante de la scène artistique colombienne en exil à Paris.

Enfant illégitime née de père inconnu, elle fut, petite, placée avec sa sœur Helena dans une institution religieuse, où elle resta cloîtrée pendant des années, avant de parvenir à s'en échapper, analphabète, à 18 ans. Tout le talent littéraire d'Emma Reyes, dans ce livre qui tient autant des *Malheurs de Sophie* que des romans de Dickens, toute sa puissance, aussi, résident dans la simplicité et la candeur avec lesquelles elle dépeint une jeunesse marquée par le manque d'amour, la misère et la violence. A hauteur d'enfant, mais avec la distance de l'adulte qui contemplerait ses propres traumatismes à travers le cadre d'une photographie accrochée au mur, Reyes évoque sa vie de petite fille, enfermée dans un réduit, à Bogota avec sa sœur, et un autre petit garçon, le Poux, par une certaine M^{le} Maria : « *Une dame dont la seule image que je conserve est celle d'une masse de cheveux noirs, masse qui la recouvrait entièrement quand elle la lâchait, m'arrachant des cris de frayeur.* » Cette femme – une nourrice ? une amie de la famille ? sa mère ? – emmena ensuite les fillettes vivre avec elle dans la ville de Guateque avant de les abandonner aux mains de deux Indiens, sur le chemin d'une gare.

Pointes d'humour

Dans ce récit aux lignes limpides et au style brut, éclatant de couleurs, Emma Reyes n'élude pas le tragique : elle évoque ainsi son désir de mourir, à 4 ans, après que M^{le} Maria eut abandonné son bébé, auquel elle s'était viscéralement attachée. Mais ces fragments très figuratifs se gardent de misérabilisme, laissant régulièrement saillir d'innocentes pointes d'humour, dans la pure tradition picaresque. Irrésistible est ainsi sa description d'un « *effrayant monstre noir* » qui épouvanta les habitants de la ville, avec « *ses yeux grands ouverts (...) d'une couleur jaunâtre* ». « *C'était, finit-elle par expliquer, l'arrivée de la première automobile à Guateque.* »

Ces textes offrent aussi un portrait saisissant des années passées au couvent, où Reyes se découvrit un don exceptionnel pour la broderie, premier pas vers une carrière artistique qui la mena de Buenos Aires à Jérusalem, en passant par Washington, Paris et Périgueux, où elle s'installa dans les années 1960. Le quotidien des pensionnaires, contraintes de travailler dix heures par jour, les moqueries des camarades, la solitude, les brimades des religieuses entretenant chez les jeunes filles la peur du diable en les privant de toute instruction, le maintien d'une hiérarchie sociale chez les sœurs comme chez les enfants : l'auteure restitue tout cela avec une clarté laissant augurer sa future révolte.

Elle sait magnifiquement faire basculer cette fresque minutieuse du côté du conte, lorsqu'elle évoque l'histoire de cette religieuse, devenue obèse – et nonne – parce que son fiancé la trouvait trop maigre. Ou encore cette petite fille fantasque, arrivée au couvent avec celui qu'elle présentait comme son « *petit frère* » : une figurine de porcelaine dont elle avait convaincu ses camarades qu'il fallait le nourrir avec de vrais aliments.

Pas étonnant que cette merveilleuse chronique d'une jeunesse écorchée ait été saluée en son temps par Gabriel Garcia Marquez (1927-2014), auquel German Arciniegas fit lire ces lettres, malgré sa promesse de ne pas les divulguer.

L'histoire dit que, fâchée, Emma Reyes interrompit leur rédaction pendant plus de vingt ans. Heureusement, elle mit fin à temps à sa bouderie pour poursuivre ces 23 autoportraits qui disent, comme nuls autres, le refus de la résignation à un destin tracé d'avance.

Crève-cœur

Crève-cœur

Crèveœur

Crève-cœur